

## Soutien à la culture

Irène Languin

Leur présence énigmatique et silencieuse habite le hall majestueux du Musée Ariana. Chaque jour, quelques personnages supplémentaires viennent grossir cette foule muette qui, épousant l'arc de cercle formé par les hautes colonnes de marbre, accueille les visiteurs comme une haie d'honneur.

Réalisés à taille humaine, ces pantins articulés aux visages peints sont l'œuvre de Zoé Cappon et Jonathan Delachaux. Le couple d'artistes s'est installé depuis le début mars au sein de l'institution pour une durée de quatre semaines, à la faveur d'une des résidences proposées par la Ville de Genève dans le cadre d'un projet pilote de soutien aux artistes locaux (*lire ci-dessous*).

«On est en résidence, mais aussi en scène, puisqu'on travaille sous les yeux du public.»

**Zoé Cappon et Jonathan Delachaux**  
Artistes en résidence au Musée Ariana

En ce vendredi venteux, le duo s'affaire à vêtir quelques-unes de ses marionnettes grandeur nature en piochant dans les piles d'habits qu'on leur a prêtés pour l'occasion. Dans un coin, des tas de têtes, bustes, pieds et mains patientent au sol. «Nous ne modelons que certaines parties du corps, explique Jonathan, 44 ans, originaire du Val-de-Travers mais Genevois d'adoption. Il y a donc beaucoup de vide à couvrir!» L'extrême légèreté de la charpente de ces figures, suspendues par un câble à la galerie en surplomb, leur confère une grâce d'elfe, que le moindre courant d'air anime. «Il nous arrive d'être surpris par leur présence lorsqu'on arrive», sourit Zoé, née à Genève en 1976. Une impression confirmée par l'huissier de l'Ariana, Anibal Fernandes: «Ils dégagent une belle énergie et je ne peux pas m'empêcher de leur dire bonjour quand j'ouvre le musée. On dirait qu'il est habité la nuit.»

Très expressifs, les visages sont façonnés de façon totalement imaginaire, puis peints d'après photos, pour un résultat étonnant évoquant la morphose - technique numérique permettant la transformation progressive d'une image. Si le relief des traits n'est pas nécessairement ressemblant, on peut pourtant reconnaître la plupart des modèles. «On a demandé à des proches de poser avec un regard intense», raconte le tandem. Son ambition est de concevoir 42 mannequins, lesquels seront visibles à l'Ariana jusqu'au 30 mars et poursuivront leur existence à l'Atelier 2021 - art en plein air cet été. Nom de l'installation: «Please wait to be seated» (*ndlr: «Veuillez attendre qu'on vous place»*).

## Sciences et arts visuels

Zoé Cappon et Jonathan Delachaux s'avouent ravis de leur expérience à l'Ariana, dont ils ont pu visiter les trésors dans les dépôts et le compactus: «On est en résidence, mais aussi en scène, puisqu'on travaille sous les yeux du public. Ce projet nous a sauvés, car notre atelier ne peut pas accueillir 42 personnes. En plus, recevoir un sa-



## Rencontres

À gauche: au Musée d'histoire des sciences, Laura Spozio se penche sur les collections. À droite de haut en bas: Jonathan Delachaux et Zoé Cappon parmi leurs créatures au Musée Ariana. Enfin, dans la bibliothèque du Musée d'ethnographie, Jessica Decorvet pose avec une sirène cousue dans un tissu doudou sur une tenture rose. LUCIEN FORTUNATU/MAGALI GIRARDON



# Quand les musées se font lieux de création

Dans le cadre d'un projet pilote d'aide aux artistes, la Ville de Genève ouvre ses institutions à des plasticiens pour des résidences. Reportage.

laire pour être artistes, c'est merveilleux!»

Un sentiment partagé par Laura Spozio, qui poursuit ses explorations au long cours entre le Musée d'histoire naturelle et le Musée d'histoire des sciences (MHS). «Je trouve très chouette, et finalement assez rare, de pouvoir faire de la recherche au sein d'une institution et d'être rémunérée pour cela en tant qu'artiste. Après des collaborateurs scientifiques, j'ai accès à une précieuse

expertise.» Au croisement des arts visuels et des sciences, la plasticienne de 38 ans investigate les outils, engins et appareils d'observation pour les reconstruire ou les hybrider dans des formats souvent monumentaux et décalés, afin d'interroger les rapports entre science et individus.

Elle a profité de son séjour au MHS pour approfondir le deuxième chapitre de son «Antidiscours de la méthode», un projet installatif et participatif qu'elle dé-

veloppe en duo depuis 2018 avec Caroline Eter. «Depuis plusieurs mois, on travaille autour du Grand Globe Terrestre, objet utopique imaginé par Élisée Redus pour l'Exposition universelle de 1900, explique Laura Spozio. Ce géographe anarchiste qui s'est exilé sur les rives du Léman avait l'ambition de représenter la Terre à une échelle qui lui semblait idéale, le 1:100'000 (127,5 m de diamètre). Or le MHS possède un morceau de ce globe.» Actuellement en restauration, ce fragment n'a toutefois pas encore pu lui être présenté.

Au musée, Laura s'est plongée dans les nombreux ouvrages de vulgarisation scientifique du début du XX<sup>e</sup> siècle, et a fréquenté de près les collections afin d'en tirer des orientations pour ouvrir un troisième chapitre à son enquête. «Côtéyer ces objets techniques s'avère assez excitant, enthousiasmant-t-elle. Les instruments de mesure, de dessin et d'observation révèlent parfois les tâtonnements des scientifiques de cette époque. Leur démarche pragmatique correspond à ce qui me plaît le plus: apprendre par l'expérience, inventer et tester, à la

frontière entre échec et découverte, rigueur et amateurisme.»

## Sirène et banquise

C'est une quête d'un tout autre genre que Jessica Decorvet mène au Musée d'ethnographie (MEG). Dans l'univers poétique et saugrenu de l'artiste genevoise de 31 ans, on rencontre des êtres costumés en sirène, en mouette, en fouger et même en glacier, plein de tissus tout doux et de vraies banquises. Depuis 2018, elle s'est lancée en compagnie de Marine May, une amie de longue date, dans une aventure mêlant vidéo, couture, installation et voyage et qui franchira en avril une grande étape sous la forme d'une exposition à l'espace eeeeh!, à Nyon, intitulée «Chercher, trouver, perdre: le Nord».

Pour cette entreprise à la fois littérale et symbolique qui exige de «faire confiance à sa boussole intérieure», le duo, rebaptisés les Godardas, s'est rendu il y a trois ans dans le territoire habité le plus septentrional de la planète: l'archipel du Svalbard, en Norvège. Déguisées en leurs personnages farfelus, elles y ont réalisé un «essai filmique», qui sera présenté lors de l'accrochage, escorté des

accoutrements mis en scène sur le mode du diorama. «Quelque part, notre démarche s'approche de celle de l'anthropologue, souligne Jessica. Nous rapportons d'un ailleurs exotique un récit métaphorique et nos costumes comme des trophées d'expédition!»

Dans la bibliothèque du MEG où elle œuvre à composer et coudre les tentures qui serviront de fonds aux dioramas, l'artiste avoue être portée créativement par les collections du musée, pétries de cultures et d'histoire: «Ça nourrit ma réflexion sur la nature de ces objets imprégnés d'amour et de savoir-faire, conçus non pour demeurer derrière des vitrines mais pour être utiles.» Au départ, elle s'était promis de s'inspirer de certaines pièces pour les accommoder à sa sauce drolatique et tendre. Elle n'a pas osé, à une exception près: «Notre univers est trop loufoque pour ne pas tomber dans l'écueil de l'appropriation culturelle. Je n'ai pas pris de risques et j'ai choisi une très belle couronne de mariée thurgoise du XIX<sup>e</sup> siècle.» Laquelle se trouve transférée en une coiffe-peluche, ornée de fleurs d'été et de pampilles cuivrées.

## Un salaire pour être artiste

Imaginé par la Ville pour venir en aide aux créateurs genevois durement touchés par la crise pandémique, ce projet pilote de résidence prend place dans six institutions municipales: le Musée, le MEG, l'Ariana, la Bibliothèque de Genève, les Conservatoire et Jardin botaniques et le Musée d'art et d'histoire.

D'une durée de quatre semaines, il concerne entre 15 et 20 artistes jusqu'à la fin avril, en principe, mais certains établissements envisagent de reprendre le dispositif

de manière ponctuelle, l'échange ayant été très positif. Financée sur le budget des institutions muséales, une rémunération de 2500 francs est octroyée aux plasticiens pour ce mois de liberté de création. Une jolie opportunité, en attendant l'entrée en vigueur du plan d'action de 3,9 millions de francs récemment voté par le Conseil municipal, qui comprend, lui aussi, des résidences artistiques dans divers lieux, dotées d'un montant de 800'000 francs. **I.L.**

